Pascale Robert-Diard

LA PETITE MENTEUSE

L'ICONOCLASTE
ROMAN

Elle s'est plantée, voilà tout. Alice n'a pas besoin de se retourner. Elle devine que son client lui en veut. Il y a des jours comme ça où le métier ne suffit pas. Ou alors c'est l'inverse. Il y a trop de métier. Trop de phrases déjà prononcées. Trop de mots usés. Ça glisse, ça s'affale et ça s'oublie. Même la jurée aux lunettes rouges, si appliquée, a lâché son stylo pendant qu'elle plaidait. Les autres l'ont écoutée poliment, ils devaient se dire que les avocats sont moins forts en vrai qu'à la télé. À un moment, l'un des juges assesseurs a somnolé, le menton écrasé dans sa bavette.

Gérard a pris douze ans. Pile ce qu'avait requis l'avocat général. Sa plaidoirie n'a servi à rien.

Pas la moindre inflexion, histoire de reconnaître qu'elle s'est battue. Que, grâce à elle, son client est apparu moins misérable et désespérant. C'est sûr qu'avec son unique mèche de cheveux gras étirée sur le crâne, sa petite moustache et son corps mou, il ne donne pas envie de compatir, Gérard.

Alice éprouve plus de tristesse pour Nicole, qui a flanché d'un coup à l'annonce du verdict. Elle se reprochait déjà de ne pas en avoir fait assez pour son frère.

« Gérard, il n'a que moi dans la vie », dit-elle.

L'amour d'une sœur ou d'une mère, c'est souvent la seule chose de bien que les types comme Gérard ont à offrir pour leur défense. Nicole avait été si perdue, si touchante dans sa déposition qu'Alice comptait beaucoup sur elle pour attendrir les jurés. D'ailleurs, l'unique moment où elle a senti qu'elle plaidait juste, que ses phrases tenaient toutes seules, c'est quand elle a parlé de Nicole, justement, de ses gâteaux à la fleur d'oranger trop sucrés et des heures de ménage supplémentaires qu'elle fait pour payer à son frère de quoi cantiner ses clopes en prison.

Elle s'est accrochée au visage de Gepetto à cet instant précis. Gepetto, c'était le troisième juré, elle l'avait surnommé comme ça à cause de sa chemise à carreaux, de son gilet de laine et de ses paupières tombantes qui faisaient deux petits toits pentus sur ses yeux. Alice a depuis longtemps cette habitude de donner des surnoms aux jurés. Lui, elle l'a aimé tout de suite. Elle était sûre que Nicole l'avait ému. Peut-être qu'elle s'est trompée. Ou que Gepetto et les autres ont voulu lui faire payer ça aussi, à Gérard, toute cette peine qu'il donne à sa sœur depuis tant d'années.

Douze ans. Les verdicts sont toujours trop lourds quand on est en défense. Mais bon, un accusé qui boit trop, a le vin mauvais, cogne son chien et manque de peu de tuer son voisin en tirant sur lui un soir de match de foot parce que le son de la télé est trop fort, il faut bien admettre que tout le monde s'en fout. Même Lavoine, le journaliste, n'est pas resté jusqu'à la fin. Demain, la vie de Gérard occupera dix lignes dans les pages locales.

C'est un chic type, Lavoine. Bien plus drôle en vrai que dans ses articles. Depuis le temps qu'il est là, il connaît toutes les ficelles des avocats. Alice n'échappe pas à la règle.

– Alors, Maître, vous allez encore nous plaider la « possibilité d'une larme dans l'œil de la loi » ?

C'est vrai qu'Alice la cite souvent, cette phrase des *Misérables*. Ça ne l'a même pas effleurée, pour Gérard. Ni celle-ci ni aucune autre, d'ailleurs. Elle s'en veut. Elle aurait dû faire mieux. Elle fera mieux si Gérard décide de faire appel, elle se le promet. Elle ira le voir en taule la semaine prochaine. Elle en profitera pour faire la tournée de ses autres clients. Il y en a au moins cinq pour lesquels elle doit demander un parloir.

– La salle va fermer, Maître, lui dit le policier.

Alice fourre sa robe dans son sac, rassemble les pages éparpillées du dossier de Gérard et tire d'un coup sec sur la sangle. Dehors, les pavés sont luisants de pluie, les feuilles roulent par paquets sous la bise, elle grelotte. Au pied des marches, les jurés s'attardent. L'affaire de Gérard était la

dernière de la session d'assises, ils ont du mal à se quitter, à reprendre le cours de leur vie ordinaire. Elle remonte son col, rentre la tête dans les épaules et presse le pas. Gepetto a l'air désolé, il lui adresse un salut discret. Il a dû essayer, se dit-elle.

La pluie redouble, Alice est trempée lorsqu'elle pousse la porte de son cabinet. Elle accroche sa robe au portemanteau, le tissu noir est froissé. Piteux lui aussi. Six coups sonnent à l'horloge de la cathédrale. Il est trop tôt pour appeler sa fille Louise, elle la dérangerait sûrement. Et puis, qu'est-ce qu'elle lui raconterait ? Elle ne va pas encombrer une gamine de vingt ans avec une histoire aussi moche. Elle se prépare un thé, croque deux carrés de chocolat noir, glisse la plaque dans le tiroir, le rouvre, hésite, en prend deux autres. Depuis quelques années, elle ne se bat plus contre ces kilos qui l'enrobent. Son corps épais, solide, lui plaît tel qu'il est.

À travers les trois hautes fenêtres de son bureau, elle voit ployer les branches dénudées des tilleuls

et dans l'angle, de l'autre côté du quai, la façade de verre et d'acier du palais de justice semble la narguer. Alice attrape le dossier de Gérard et va le ranger dans l'armoire. Une feuille manuscrite s'en échappe. *C'est la première fois que l'on s'intéresse autant à lui, qu'on le regarde et qu'on l'écoute. Toute sa vie, sauf aux yeux de sa sœur, il a été cet homme invisible...* C'était pas si mal, finalement.

Naïma, la secrétaire du cabinet, toque à la porte.

– Votre rendez-vous est arrivé.

Alice avait complètement oublié.

– Qui est-ce ?

– Une jeune femme.

– Tu sais bien qu'il faut éviter de me coller des rendez-vous quand je sors des assises.

– Elle a beaucoup insisté pour venir aujourd'hui. Elle n'a pas voulu dire pourquoi.

– Préviens-la que je n'ai pas beaucoup de temps. Trente minutes, pas plus.

Lisa Charvet lui tendit une main un peu molle. Elle était plutôt jolie, vêtue sans soin particulier. Son bonnet de laine mouillé avait plaqué ses boucles brunes sur son front. Deux traces de mascara ombraient ses yeux noisette. Elle avait dû fumer une cigarette juste avant de venir, sa parka empestait le tabac froid.

La jeune femme restait debout, indécise. Son regard embrassait la pièce. À l'invitation d'Alice, elle s'assit sur le fauteuil qui faisait face au bureau et posa un sac à dos chargé à ses pieds.

– C'est grand, chez vous...

– Dites-moi ce qui vous amène.

– Je voudrais être défendue par une femme.

- Ça tombe bien, dit Alice.
- J’ai déjà un avocat mais je veux changer. C’est mes parents qui l’ont choisi, quand j’étais mineure. Elle devait avoir à peine vingt ans.
- Comment s’appelle-t-il ?
- Maître Rodolphe Laurentin. Il est avocat à Paris. C’est une amie de ma mère qui nous l’avait recommandé. Vous devez le connaître. Il passe à la télé, dans les débats. Il est spécialiste.
- Spécialiste... Que voulez-vous dire ?
- Des victimes. Il défend les victimes de viol. Mes parents voulaient ce qu’il y a de mieux pour moi, vous comprenez...
- Je comprends. Vu de province, un avocat parisien, c’est toujours mieux.
- Ce n’est pas ce que je pense, moi. En tout cas, vous l’avez vu à mon procès.
- Alice écarquilla les yeux.
- À votre procès ?
- Oui, c’était il y a sept mois. Vous étiez venue vous asseoir à côté de l’avocat de la défense, Maître Théry. Vous êtes restée un bon moment avec lui.

Alice connaissait bien Théry. Lui aussi était spécialiste en quelque sorte, mais de l'autre côté. En défense des violeurs et des pères incestueux. Elle garda sa réflexion pour elle.

Il lui arrivait souvent de pousser la porte des assises entre deux rendez-vous au palais ou en attendant que son affaire soit appelée dans une des salles voisines. Elle avait toujours aimé ça, humer l'atmosphère des audiences. « Mon odeur d'écurie », disait-elle. L'expression n'était pas d'elle, elle l'avait lue il y a longtemps dans un Simenon, elle ne savait plus lequel, mais la phrase lui était restée.

La jeune femme l'observait. Elle était manifestement déçue par son silence.

– Vous étiez là quand j'ai fait un malaise. Moi, je me souviens très bien de vous. Surtout de votre regard.

– Ah bon ? Qu'avait-il de si particulier ?

– Il était dur.

Mais qu'est-ce qu'elle fichait dans son bureau, cette fille, à la dévisager, les bras croisés, si son regard ne lui plaisait pas ?

– Ça doit être le métier qui veut ça. J’imagine que vous étiez dans une grande détresse...

– Plus que ce que vous croyez.

Des images lui revenaient. Il lui semblait maintenant revoir cette plaignante toute tremblante à la barre. Aucun son ne sortait de sa bouche. Le client de Théry hurlait et l’injuriait. Elle s’était affaissée au milieu du prétoire, le président avait dû suspendre l’audience. Alice était restée avec Théry, qui écumait sur son banc. « Le con, il a tout gâché ! C’est mort. » Elle se souvenait même de la phrase qu’il lui avait murmurée en désignant son adversaire, penché sur la jeune fille en pleurs. « Regarde-moi ce gommeux, avec ses mocassins à pompons... » C’était donc le fameux Laurentin.

Lisa Charvet lui expliqua la suite. Un autre incident s’était produit, l’accusé avait été expulsé du box. Il avait pris dix ans et avait fait appel. Le nouveau procès devait se tenir dans quatre mois.

– Je vous ai apporté mon dossier.

Elle plongea la main dans son sac à dos et déposa une épaisse pochette en plastique sur le bureau.

– Je sais pas s’il y a tout dedans, je l’ai même pas ouverte. Je l’ai demandée à ma mère. Elle ne m’a pas posé de questions. C’est compliqué entre nous de parler de tout ça.

– Et Maître Laurentin, vous l’avez prévenu ?

– Il ne sait rien non plus. Vous êtes la première personne que je viens voir. En cherchant des noms d’avocat sur Internet, je suis tombée sur votre photo et je vous ai reconnue.

Lisa Charvet semblait hésiter à lui dire autre chose. Alice l’encouragea du regard.

– J’ai peur. Je ne veux pas y aller.

– C’est normal que vous éprouviez cela. Mais votre présence, vous devez le savoir, est importante.

– J’essaie de tout oublier. Je veux m’en sortir et avancer. Vous ne pouvez pas y aller toute seule ? Je veux plus en parler. Plus jamais. Je veux revoir personne de cette époque-là.

– Je vais d’abord lire votre dossier.

– Vous savez, je peux payer. Ma grand-mère m’a laissé un peu d’argent. Et puis maintenant, je travaille. J’essaie de ne plus dépendre de mes parents. Je leur en ai fait assez baver comme ça.

Lisa Charvet commença à lui raconter sa vie. Alice masquait son ennui en prenant des notes. Adolescence en vrac. Échec au baccalauréat. Contrat en alternance. Employée de jardinerie. Vit seule dans un studio. Parents divorcés. Relations compliquées. Elle en savait assez pour aujourd'hui. Évidemment, elle allait prendre l'affaire, elle avait un cabinet à faire tourner.

Elle posa son stylo, fit mine de se lever. La fille ne bougeait pas de son siège.

– La photo, sur votre bureau, c'est vos enfants ?

– Oui.

– Ça doit être mieux d'avoir une fille et un garçon. On les compare pas, j'imagine. Moi, j'ai une grande sœur, Solène. Elle a toujours tout réussi. Elle est devenue ingénieure. Mes parents sont très fiers d'elle. J'ai aussi un demi-frère, Léo. Il est né juste avant mon procès. Mon père l'a eu avec sa nouvelle femme.

Le téléphone sonna. C'était Naïma. Pile à l'heure convenue. Alice s'excusa de devoir prendre congé, un rendez-vous urgent l'attendait, dit-elle, elle la rappellerait très vite.

- Vous, vous défendez souvent les victimes ?
- Oui. Mais je ne suis pas *spécialiste*, si c’est votre question, répondit-elle en la raccompagnant à la porte.

La pluie tombait toujours quand elle enfourcha son vélo pour rentrer chez elle. Les bars étaient pleins, des grappes d’étudiants se serraient sous les auvents des terrasses, leur chope à la main. Louise devait faire pareil à Paris en ce moment. Alice lui demanderait des nouvelles de Romain, il parlait plus volontiers à sa sœur qu’à sa mère ces derniers temps. En quelques coups de pédale, elle s’éloigna des rues animées du centre-ville. Encore une montée et elle serait arrivée.

Le chat se précipita entre ses jambes en ronronnant. Alice avait fini par s’accoutumer à sa présence, elle ne pestait même plus en le voyant lacérer le tapis du salon. Le jour où Romain lui avait demandé si elle pouvait l’héberger, elle n’avait pas osé dire non. Il devait le récupérer dès qu’il serait installé dans un nouveau logement. Les semaines, puis les mois avaient passé et Ulysse

était resté. En même temps que son appartement, Romain avait trouvé une copine allergique aux poils de chat.

Alice se sentait lasse, ce soir. Il y avait l'âge, bien sûr. La cinquantaine, dont la moitié passée à courir les tribunaux et les cours d'assises. Elle buvait peu, ne fumait pas. Mais depuis quelque temps, la dose quotidienne de noirceur qu'elle se prenait dans la figure lui semblait plus difficile à supporter. Dieu sait pourtant qu'elle aimait ce métier ! « Tu l'aimes trop », disait son mari, qui s'était tôt lassé de ses journées interminables et des histoires de vies percutées qu'elle ramenait au dîner. Puis les enfants étaient partis à leur tour, elle ne les voyait plus beaucoup, mais au moins, elle était libre de boucler son sac le plus souvent possible pour rejoindre son île. Elle avait l'impression de se laver de tout dès qu'elle plongeait dans l'océan.

Un message de sa collaboratrice s'afficha sur l'écran de son téléphone. Elle avait ses règles, elle ne viendrait pas au cabinet demain, prévenait-elle.

Le tout avec un clin d'œil en smiley. Alice soupira. Camille avait l'âge de son fils, c'était une fille vive, rigoureuse, qui savait démêler un dossier ou dénicher une jurisprudence en un rien de temps, mais quand elle avait ses règles, rien à faire, elle disparaissait. La première fois qu'elle lui avait annoncé, sans l'ombre d'une gêne, la raison de son absence, Alice avait été abasourdie. Le soir même, elle en parlait avec Louise.

– Tu te rends compte ? Jamais j'aurais osé dire un truc pareil ! Moi, pendant mes grossesses, je rentrais le ventre pour que ça se voie le moins possible, je bossais encore au cabinet deux jours avant l'accouchement et j'ai repris le travail une semaine après !

– Et alors ? C'était il y a un quart de siècle ! Peut-être que t'avais pas le choix, à l'époque. Mais ça aussi, ça doit changer, figure-toi...

Alice n'avait pas su quoi répondre.

Elle sortit respirer dans le jardin. Les arbres dégouttaient, des filets de brume s'accrochaient aux branches. Elle repensa au procès, à ce

qu'elle aurait dû dire, les idées s'enchaînaient, tout devenait fluide. Les meilleures plaidoiries sont toujours celles que l'on refait après. Alice essaya de chasser le visage de Gérard de ses pensées. Elle s'assura que le chat était à l'intérieur et referma la porte-fenêtre. Il n'était pas si tard, elle avait le temps de jeter un œil au dossier de Lisa Charvet.

Procès-verbal de gendarmerie
VIOL SUR MINEUR

Crime prévu et réprimé par les articles 222-23 et 22-24 du Code pénal.

Personnes concernées : Charvet Lisa (victime mineure). Lange Marco (personne soupçonnée majeure).

Nous soussigné, G. C., gendarme officier de police judiciaire en résidence à A., nous trouvant au bureau de notre unité, recevons à 14h 35 Charvet Benoît et Fresnais Bénédicte, épouse Charvet, nous informant de leur volonté de porter plainte pour des faits de

viols visant leur fille mineure, Charvet Lisa Laurine. Les entendons séparément.

C'était il y a cinq ans. Encore une affaire qui avait traîné trop longtemps sur le bureau d'un juge d'instruction.

L'accusé était plâtrier. C'était les parents de Lisa qui avaient donné son nom aux gendarmes, en déposant plainte. Leur fille était en classe de troisième. Le dossier regorgeait de témoignages de ses professeurs, Alice n'en avait jamais vu autant, à croire que tout le collège avait été mobilisé. Il y avait aussi une quantité de certificats médicaux. La gamine avait été hospitalisée plusieurs fois. Elle en avait vraiment bavé. Alice comprenait pourquoi elle ne voulait plus revivre tout cela.

Fellations, tentative de sodomie. Marco Lange avait toujours tout nié. Alice tomba sur plusieurs de ses courriers adressés à la juge d'instruction. Il avait cette écriture ronde, enfantine, bourrée de fautes d'orthographe, de ceux qui ont tôt arrêté l'école. Ses lettres étaient pleines de rage, il mettait des points d'exclamation partout. Plusieurs

mentions figuraient à son casier judiciaire lorsqu'il avait été interpellé. Vols, bagarres, conduite en état d'ivresse, outrages à personne dépositaire de l'autorité publique. Au moment des faits, il était célibataire, âgé de trente-deux ans. Lisa en avait quinze.

Elle n'alla pas plus loin. L'affaire n'était pas compliquée.